

Collège de Lunel

---

Année Scolaire 1868-1869

---



Discours d'usage

---

# Jeunes élèves.

Est-il à propos de vous parler du travail au moment où vous allez recevoir les communi-  
cations de vos longs efforts et goûter enfin le  
usage de votre des mérites? J'ai craint d'abord,  
en traitant ce sujet, d'immiser le reproche d'Homme;  
Néanmoins hic locus, mais il ne m'a semblé qu'un bon conseil  
était toujours de circonstance et qu'il se trouverait  
mieux dans vos esprits, s'il était donné en présence  
de vos parents et pourrait obtenir leur approbation.  
Je voudrais combattre cette espèce d'indifférence pour  
les études qui est la malade d'un si grand nombre  
d'élèves, et vous montrer que le travail a ses avantages  
et ses jouissances qui compensent largement les  
peines qui l'accompagnent.

Le travail n'est pas toujours une peine. Il faut bien  
l'aimer, car on ne persévérerait personne en le  
poursuivant sans des combats trop vifs. La  
tendance à se détacher des études, qui reclament  
quelque attention d'esprit pour aller aux choses  
fautes, n'est pas nouvelle. On raconte qu'un  
illustre roi d'Égypte, qui vivait 300 ans  
avant Jésus-Christ, Ptolémée, le fondateur  
de la bibliothèque d'Alexandrie, fut un jour pris

D'un air d'humour contre les difficultés des Sciences  
de Géométrie. Il voulait que son maître Euclide  
lui méritât un surnom aisé. Le Critère Géométrique  
lui répondit tranquillement: « Il n'y a pas, pour  
arriver aux Mathématiques, de route royale — Euh, je  
peux dire, nous n'avons de route royale à nos dépens.  
Nous vous prions de ne pas vous rebouter aux épines  
du chemin. Dites-vous que les connaissances  
laborieusement acquises sont, après tout, celles  
qui durent. Les grands découvreurs, les chefs d'école,  
que vous admirez, ont souvent écrit à leurs  
sujets de longues années de pénibles recherches.  
Les lois immortelles dont Kepler a enrichi  
l'Astronomie au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle,  
sont le prix de six-sept ans d'essais  
et de calculs, au milieu desquels le savant  
allemand avait à se défendre des sollicitudes  
que lui causaient une famille nombreuse et une  
position voisine de la Misère. En étudiant  
les lois de Kepler, n'oubliez pas ce grand exemple  
de persévérance et de courage —

Le travail est, si vous le voulez, un fardeau,  
un joug, une expiation, mais il est en même  
temps une nécessité si absolue, une condition  
si essentielle de notre existence, que l'homme  
ne pourrait s'en affranchir, sans succomber

fierté même des attitudes que la nature  
oppose. De toute part à la satisfaction  
de ses besoins. C'est le travail physique,  
uni au travail intellectuel, qui complète  
l'homme, l'assouplit, le façonne pour servir  
à nos usages. C'est grâce à lui que les éléments,  
autres faits concrets contre l'homme, maintenant  
opposés à sa volonté, lui prêtent leur concours  
pour augmenter sa puissance. En face de  
spectacle imposant des progrès accomplis  
dans notre siècle, personne assurément n'est  
disposé à nier les avantages incalculables du  
travail. Deux pays limités par une barrière  
presque infranchissable de montagnes, aujourd'hui  
prêts à se donner la main, à confondre leur territoire  
à leurs intérêts; deux pays autrefois séparés,  
existant maintenant l'un pour l'autre  
dans une autre continent notre influence et nos  
intérêts; les sables du désert, reculant sans cesse  
devant les enrôlements de nos colons; la  
pensée se trouvant avec une incompréhensible  
rapidité à des distances infinies, à travers les  
airs et les flots de l'Océan, voilà quelques  
unes des raisons principales ressorties par le  
travail sur la nature et dont l'homme a  
maintenant le droit de s'enorgueillir. Ici les  
yeux sur cette Cité si florissante et si sou-  
verainement libre, comment est née cette opulence,



vous honorez à vous seuls que les fortunes  
particulières, qui en composent l'ensemble, ont  
une espèce d'exceptions près, leur source dans  
le travail, et plusieurs d'entre elles dans le  
travail le plus humble, dans l'industrie,  
d'hommes qui ne succèdent aucun des avantages  
du sort, mais que leur robuste opiniâtreté a seule  
élevés au-dessus de la foule. Le secret de ces  
arrivements est par tout dans la robusté, dans  
cette résolution mâle et inébranlable, de  
triompher des obstacles, qui est, en toutes  
espèces, la condition première du succès. Celle  
est l'origine de ces familles patriciennes filles  
de leurs aïeux, respectable aristocratie du travail  
et de l'intelligence, qui s'est élevée, par sais de  
commerce, dans cette ville. Ce sont vos aïeux  
qui vous ont ouvert les glorieuses carrières, où vous  
peinez les jours plus tard. Voulez-vous rester  
indifférents à tout de motifs d'émulation ?  
Dites-vous avec tout de membres aisés de notre  
société active, que la civilisation est parvenue  
à son apogée, qu'il n'y a plus de progrès  
ni de découvertes à faire ? Non, ces idées ne sauraient  
être les vôtres ! L'humanité est semblable à  
l'individu, dont les facultés les plus cultivées ou les  
conservées qu'on peut du travail et d'émulation dans  
l'industrie : jusqu'elle s'avance, pas, elle recule ;

est au lui de la Providence, qui n'a pas voulu qu'une  
civilisation lâche et égoïste put jamais recueillir  
le héritage des civilisations plus civiles et plus  
virginales qui l'ont précédée. Les arts, jusque  
dans la Chine, pour en chercher la source, ont  
l'histoire romaine. quelle nation fut jamais  
plus puissante et plus redoutable, lorsque les  
vaincus eux-mêmes s'effrayaient de cultiver les  
champs que leur avaient légués leurs ancêtres,  
lorsque Cincinnatus se hâta de déposer sa  
poussière dictatoriale pour reprendre sa charrue?  
Mais quelle décadence fut plus prompte que  
la sienne, lorsque, oubliant ses antiques vertus, elle  
abandonna la harpe à des mains viles et se  
plongea dans l'oisiveté et les débaîches? C'est qu'un  
État ne peut se maintenir sans la moralité  
qui est la vraie garde et le soutien des bonnes  
lois et des bonnes institutions et, que la moralité  
depuis presque toujours du néant.

Le qui est vrai des États est vrai aussi des individus.  
Voilà l'indivisible laborieux qui aucune distraction n'est  
capable de détourner de son devoir; son fier et f-  
aible de vertus humbles, mais respectables, de l'économie  
qui produit le bien-être, de la gaieté qui vient sur son  
che et entretient le bonheur. Voilà l'élève soigneux  
et studieux qui sait faire la part de sa récréation  
et du travail; il satisfait ses maîtres et ses  
parents et lui-même et trouve dans sa conscience  
des satisfactions qui le récompensent largement de  
ses efforts. L'Europe les enfants qui observent avec  
fidélité la sainte loi du travail! N'auront-ils  
plus tard à conserver dans le monde le même  
rang et obtenir le même estime qu'ils ont mérité

au college. Heureux aussi tous parents! Ils  
peuvent sans crainte nous confier leurs plus précieux  
Dépôt, leur plus chère espérance, car ce n'est pas  
nous seulement qui nous honorons sur tous conjoints, c'est  
l'ange gardien du travail qui nous protège son  
conscience, qui les débarrasse des vices, qui forme leur  
cœur, à l'honnêteté et à la vertu.

Ces considérations devraient être sans doute avec  
fortes pour vous prouver tout les avantages que les travaux  
vous ont défaits qui nous flatte ne trouve à il  
pas toujours en nous mêmes un dévouer sice à l'être  
croûte favorablement, quelles que soient des raisons?  
Interrogez votre conscience et si vous êtes curieux, vous  
comprendrez que les motifs dont vous vous servez pour  
excuser votre paresse sont précédemment ceux qui  
devraient vous pousser à travailler plus énergiquement.  
A me souviens que les deux principales causes de peu d'efforts  
que vous faites, sont, chez les uns une trop grande  
présomption, chez les autres une trop grande défiance  
de leurs forces.

Que premiers, je dirai: Vous croyez avoir un esprit  
plus vif, une mémoire plus facile, une imagination  
plus brillante que vos condisciples. Comme vous avez  
besoin de moins d'efforts pour parvenir au même  
point, vous trouvez tout naturel de vous reposer et  
attendre qu'ils aient atteint le même but. Est il nécessaire  
de répéter mes raisonnements? Que penserez vous  
d'un industriel qui laisserait chômer ses usines une partie  
de l'année, sous prétexte qu'il aurait des machines plus  
perfectionnées, des procédés de fabrication, des machines que  
ses concurrents; d'un artiste qui, après à un concours et se  
fiant à la supériorité de son talent, ne mettrait pas  
tout son art à exécuter l'ouvrage qui lui serait imposé?

af. ai trop bonne idée de votre bon sens pour pousser  
plus loin une ~~fine~~ parallèle comparaison. Vous comprenez  
sans que, pour vous comme pour eux, il s'agit non de surpasser  
les autres mais de vous surpasser vous-même, et d'approcher  
quelque tant soit peu de la perfection. Mais le  
comprenez, et votre raison vous montre le chemin qui  
saut à l'œil, mais la passion vous conduit dans la voie  
contraire, et vous pourriez dire avec le poète latin:  
Videtur meliora probare

*Petrus de seipso.*

C'est une chose si flatteuse et si douce que l'indolence et  
la torpente que l'accomplissement! Que de fois au milieu d'un  
laborieuse explication, ne suis-je entré, sans le sentir,  
dans une douce contemplation profonde et me suis-je dit: ce  
doit être une vraie espérance! Quelles agréables  
images se présentent à l'esprit à votre imagination. Combien  
vous auriez vous-même terminés au préalable ses grandes  
pensées! Libres et considérés, riches et puissants, que n'est-ce  
vous pas alors? et ne suis-je pas alors le plus pauvre  
entre un tel homme ennemi et moi-même l'homme pauvre et le souffrant,  
entre une terre abstraite et un problème compliqué, de  
conduire en vain une armée de soldats à des victoires  
certaines, ou, comme habités et glorieux de donner des  
lois aux peuples et de gouverner des états? L'homme pauvre  
de l'existence humaine! Ne suis-je pas le plus pauvre d'eux  
sur les bancs de leur enfance? Ne suis-je pas leur maître  
celle du loisir, qui aime à se reposer. L'homme qui est sans celle  
le meilleur de tous les hommes? Mais, permettez-moi de  
vous le rappeler, vous oubliez alors le point important, le point  
capital, c'est que, pour réaliser des pensées beaucoup plus  
simples et plus modestes que celles que nous venons de parler,  
il faut batailler avec énergie et persévérance, que tout le temps  
que vous passez à bâter des chimères est un temps précieux  
perdu pour l'action, que la faculté naturelle des gens



Dixiendront mécontents, si vous les laissez s'immiser dans  
l'écoulement. à chaque moment perdu dans la promesse est  
une chance de malheur pour l'avenir, & a dit Voltaire,  
que de titres, on est qui combattent, par les qualités  
de leur esprit à faire de brillantes études, j'aurais aimé les  
plus belles années de leur vie! Mais les promesses se leur  
promesse sont elles montées! Ce sont des arbres au ne  
partent que des fleurs & pour les quelles la saison des  
suets ne vient jamais.

Ces autres titres, à vous qui me inspirez d'espérer inutilement,  
une mémoire ingrate, une imagination stérile, de vous est  
trop promptement à une lutte où leur condition n'est au  
cune fois les avantages, je dirai: travaillez au sujet  
de votre infirmité que tout vous enorgueillissent être;  
travaillez particulièrement à cause de cette infirmité.

Qu'est ce que bon nous j'aurais en efforts suffisants  
de nous de vous à aller les derniers au but? — A quoi  
bon? & d'immiser la distance qui vous sépare des autres  
de courir qui a été de vous de quelques uns seulement  
ou a-t-elle pas plus de mérite que celui qui a été vaincu  
comme d'être parvenu au milieu de la carrière?  
Ne faut-il pas avoir même que sa route, dans tout  
progrès de sa vie pour lui-même les avantages  
qu'il vous accuseront d'être dans le mal, enfin  
par.

Qu'en me des de courir, il faut partir à point.  
Si vous en êtes dans cette voie, & rose sans honneur  
plus qu'une supériorité momentanée, je ne dire que  
vous concevez toujours l'avantage qu'il vous donnerait  
me puis laissez l'honneur sur moi. Car dans la lutte,

que vous ayez engagé vous à ayez pour triomphes seulement  
de vos concurrents, vous ayez encore triomphes et votre  
nature; grâce à des efforts soutenus et persévérants, vous  
aurez acquis ces facultés brillantes qui font tout votre orgueil.  
L'esprit des autres aura donné à votre esprit une direction,  
à votre imagination une fertilité dont vous voyez les premiers  
suppléments. L'intelligence humaine est comme la terre; elle  
s'améliore par l'éducation et lorsque elle a été gâtée c'est à  
dire lorsqu'elle est comme asséchée les brillantes images,  
les grands succès qui ornent les âmes sages et grandes s'en vont  
partout ses fruits que la nature semblerait lui avoir refusés.

Mais je vous suppose chargé d'un esprit  
si riche et si étendu d'une nature si orgueilleuse, que les  
fautes commises au cours de votre vie de jeunesse et de jeunesse  
s'étaient dissipées encore et l'absence de vos supérieurs,  
si non par les défauts, de moins par l'énergie de son  
caractère. Vous nous à plaisir bas comme les autres et  
chargés d'écarter une statue; cette statue est nous mêmes  
qui nous étions ornés de sciences et de lettres, comme tant  
l'homme qui ne souffrait pas sans embarras nouveaux. L'air  
nous à distribué inégalement la matière et les instruments  
nécessaires à ce travail. Qu'impute à ce grand juge haut  
compte des difficultés de qui nous à favorisés et nous tenons que  
par la suite de notre connaissance peut être plus utile pour le  
notre avenir que de celle de nos rivaux? Ce ne sont pas  
les richesses et les honneurs, ce sont les vertus et les sciences qui  
font notre gloire. L'homme n'a pas plus le droit de dire  
que de la supériorité de son intelligence qu'un autre  
de son orgueil et de la perfection de ses connaissances.  
Ce n'est pas une faculté qui nous ne nous sommes pas  
donnée à nous mêmes qui peut faire nos succès.



C'est notre volonté et notre énergie car c'est là tout l'homme.

Si Dieu a fait au travail la condition de notre bonheur et de notre grandeur et si l'unique qui fut aussi celle de notre bonheur, le veuve qui est seule à s'occuper de cette loi, qu'il faut à tout prix, à l'impasse, sur la fleur possible même, l'homme qui n'a que son âme et toute la loi possible; la loi qui se trouve le travailleur des satisfactions auxquelles on ne peut être comparé. En vain, l'homme doit la fleur, l'homme ne peut être que l'homme et pas un travailleur qui se trouve au travail; il est mécontent de lui-même et mécontent de son travail; et tout qui est la fatigue attachée à toute sorte de travail; cette fatigue s'accroît avec le degré de grandeur et de complexité de l'œuvre; l'homme comme l'homme qui se trouve pour toutes les choses, se met à l'œuvre et on trouve de la fatigue qui s'empare de toutes les forces et toute son énergie et attende dans tout le travail. Quelle est la mesure de la fatigue? La fatigue, car la fatigue s'attache le travailleur à sa vocation, son cerveau et sa langue se trouvent ne peut être que le travail et n'est pas un travail. Comparons cet être mécontent de lui-même qui se trouve avec lui et avec un autre travailleur qui se trouve avec lui. Après une journée bien remplie ne trouve-t-il pas le même la récompense de ses efforts? Les distractions ne sont-elles pas pour lui plus nombreuses? Le repos ne lui semble-t-il pas plus doux? Et le travail lui-même n'est-il pas un plaisir qui le rend plus heureux? Pour lui-même? Pour pas même je ne sais pas, mais l'homme que nous trouvons la solution de nos problèmes, à la lecture de nos machines sont-ils de la même et de la même?



N'est-il pas vrai qu'on étudie les dogmes d'années  
des Conscience et des Coeurs, des Passions et des Idées,  
vous vous êtes sentis par fois comme transportés dans  
une sphère supérieure à la terre? et l'avez-vous sent  
alors pers et humant de pouvoir comprendre et sentir  
leurs sublimes beautés! et n'avez-vous pas pour  
celle que leur éducation ou leur jeunesse ne metait pas  
à même d'entendre ce divin langage, une joie  
inattendue, un plaisir semblable à celui que les écrivains  
manifestent pour les vobles qui ont des vœux et n'entendent  
pas, qui ont des yeux et ne voient pas? Quel est donc  
l'attraction du monde de nos sens, habitude, avec  
nous, pour ainsi dire l'ivresse face à face, quelle  
joissance, auriez-vous pour les préférables ecclésiastiques sans  
goutés dans cette douce contemplation? Si donc vous  
voulez partager les satisfactions supérieures et sacrées  
de l'homme qui étudie et qui réfléchit, si vous voulez, je  
ne dois pas être toujours bouillant & car qui peut compter  
sans un bonheur concomitant? Ce bonheur est un  
refuge, une consolation dans les malheurs qui peuvent  
vous attrister dans la vie, c'est un bonheur que vous  
devez avoir veurs. Car il est nécessaire à tous les  
hommes dans les conditions ordinaires de la vie, et est  
surtout indispensable à l'homme malheureux.

Permettez-moi, mes jeunes amis, vous dont  
toutes les larmes ont toujours été mêlées d'un sourire,  
si je n'ose associer mes des vœux que vous m'inspirez et  
jour de fête, quelques paroles peut être un peu trop

graves et me par trop sérieux, moi-même. Je ne suis ni impatient  
de vous le dire, la vie n'est pénible que pour la plupart  
notre jeune et riche imagination elle est avec elle-même  
de quelques jours mais les passions occupent aussi une  
grande partie. Vous n'avez pas vu les brylants  
que j'ai vus avec éprouvé quelques malheurs  
qui, pour être mérités, n'en sont pas moins  
douloureux. Ses espérances passées trop vite et bientôt  
égales, la perte de la santé, l'absence ou le mort de  
parents et d'amis, voilà des maux qui toute la prudence  
humaine ne saurait empêcher ni prévenir. Il faut  
en souffrir les misères, l'incertitude et la gêne,  
les fleurs de la jeunesse, pour faire place aux fruits  
amers et après de l'expérience. La vie est comme une  
montagne abrupte, que nous gravons sans pouvoir nous  
arrêter jamais dans notre marche. Les brylants sont les  
châtaignes au vent du nord, les ruisseaux qui se perdent au  
milieu des rochers précipités. Plus loin, les sapins à la  
sombre verdure sous l'ombre de laquelle les fleurs croissent  
plus rares et moins éclatantes; enfin succèdent les pins  
rabougris courbés par la tempête et les vents exaspérés, jusqu'  
à ce que l'on ait atteint les hauteurs élevées, où l'on ne voit  
plus le monde que dans une brume épaisse, où l'on  
estime la vie présente pour ce qu'elle vaut et ce qui se  
est rapproché de la Divinité, dans le sein de la gloire  
on est près de retourner. Il faut savoir faire honnêtement  
se tenir difficile, habitez-vous à aimer le travail, je ne  
sais promettre que vous pourriez servir l'étude si non

le mélange le moyen d'obliger les malheureux qui pourraient  
venir à trahir & trahir me, Je meins celui de vous enquis  
plus facilement. & que ne faisons ce de chaque jour de questions,  
que quelques jours de bonheur ~~est~~ de songer et d'admirer.

Je ne puis mieux finir qu'en vous citant ces belles  
paroles d'un de nos plus grands historiens, qui a perdu au  
service de la science la santé et la vie:

« Une étude, ditoit Augustin Chierrey, en  
« traversant les moments jours, on se sent le poids, on se fait à  
« son-même sa distance, on ne voit point sa vie. Voilà ce que  
« j'ai fait et ce que je ferai encore si jamais recommencer ma  
« route; je prendrais celle qui me conduit en France.  
« Un ange et souffrant sans espoir est presque sans relâche,  
« je puis rendre ce témoignage qui, de ma part ne sera pas  
« suspect; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux  
« que les possessions matérielles, mieux que la fortune,  
« mieux que la santé elle-même, c'est le service fait à la  
« science. »

Professeur de Mathématiques  
Mozin